

## UNE EMPLOYÉE DE MAISON ESPAGNOLE À PARIS

Sagrario MARTINEZ-BERRIEL (Université de Las Palmas)

### Résumé

*Le portrait et l'auto-portrait d'une immigrée espagnole en France dans les années soixante est un exemple courageux des circonstances sociales et personnelles qui tracent la voie de l'émigration féminine. Celle-ci est à la fois une cause pour exprimer les différences et les dépendances des deux pays qui ont eu de fréquents échanges de main d'oeuvre.*

### Introduction

Il y a deux manières traditionnelles et complémentaires de faire de la sociologie. L'une tente de mettre des chiffres et des indices sur les faits sociaux, l'autre en revanche, essaye d'expliquer des circonstances réelles, uniques et particulières qu'une personne peut traverser au cours de sa vie.

Le travail que je présente se base sur cette seconde perspective. Je propose un parcours inverse à celui des chiffres, afin d'analyser l'émigration féminine en Espagne, au cours des années 60. Je commencerai par un récit de façon à dresser le portrait d'une femme, Lola, âgée à présent de 80 ans, et qui vit à Gijón. De plus, j'envisage de situer sa vie dans les lieux géographiques et les moments historiques qui se sont produits parallèlement, car il est évident que les changements d'attitude envers la femme, l'importance de la famille et sa situation, à la fois célibataire et émigrée, nous obligent à tenir compte des références de lieu et de temps. Avant d'écouter, Lola, nous parlerons des conditions dans lesquelles sa vie s'inclut, des espaces et des circonstances sociales qui se combinent et définissent sa trajectoire.

Si nous tentions de noter les points clefs qui définissent sa vie, nous mentionnerions:

Lola est née en décembre 1919, au nord de l'Espagne, à Gijón, dans les Asturies.

Grand-mère maternelle ouvrière.

Parents également ouvriers.

Age auquel elle a commencé à travailler: 16 ans

Célibataire, autonome.

Émigrée à Madrid pendant 10 ans

Émigrée à Paris pendant 25 ans

Seule et retraitée à Gijón.

## **L'espace: la région et la ville**

Gijón est une ville en bordure de l'océan Atlantique, située au Nord de l'Espagne dans la région qui a donné naissance au pays. C'est pour cela d'ailleurs qu'en espagnol, il existe une expression, souvent utilisée dans les Asturies avec beaucoup de fierté, qui dit les Asturies sont l'Espagne, et que le reste des terres sont des terres conquises ("Astrurias es España, y lo demás, tierra conquistada").

Bien qu'il ne s'agisse pas de la capitale de la région, Gijón est la ville la plus peuplée des Asturies. Elle a toujours été très active, d'où une certaine rivalité avec Oviedo, la capitale régionale, centre administratif et religieux. Pendant la guerre, Gijón était plutôt de gauche (*rouge*) et Oviedo plutôt de droite (*bleu*). Les divergences politiques entre les deux villes sont moins évidentes aujourd'hui, grâce à la croissance du secteur des services dans les deux villes. Néanmoins, l'urbanisme est différent. En effet, Gijón est moderne, presque par nécessité, car la récente reconversion industrielle a frappé sévèrement son économie, et même décimé le secteur naval, les industries minières et la sidérurgie. A l'opposé, Oviedo est une ville historique, moins productive, et donc moins soumises aux avatares de l'économie.

Mise à part ces différences, les Asturies et en particulier Gijón ont été l'un des lieux d'origine de l'industrie espagnole. D'autre part cette région était à l'avant-garde du mouvement ouvrier, surtout à cause des grèves de mineurs, qui se sont succédées au cours de l'Histoire. C'est aussi là que les partisans de la Résistance contre Franco ont trouvé refuge, et que les premières grèves d'opposition au régime ont eu lieu. C'était justement des grèves faites par des mineurs et elles se sont succédées à partir des années 50. Certaines ont duré vraiment longtemps, provoquant de ce fait un sérieux revers à la Dictature. C'est le cas notamment de celle qui a commencé en avril 1962, et qui a eu pour conséquence l'institution de l'état d'exception dans toute la zone.

## **L'émigration dans les Asturies**

L'étude de la province laisse apparaître une caractéristique remarquable. En effet, nous devons y signaler la grande tradition migratoire, spécialement à destination de l'Amérique du Sud, et plus tard, vers l'Europe, en plus faible proportion. L'émigration d'outre-mer s'est faite de façon presque ininterrompue depuis la moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'aux années 70, en raison de la révolution industrielle au Vénézuëla, due à la découverte de gisements pétrolifères. Ce passé migratoire s'exprime avec clarté dans l'architecture sud-américaine. Les grandes maisons coloniales, avec un palmier élancé à l'entrée, que l'on retrouve dans toute les Asturies sont l'exemple vivant de la réussite des émigrés qui n'ont aucune gêne à montrer leurs richesses. Ils ont fait fortune, et sont retournés à leur terre d'origine reconnaissants et prêts à

aider à l'amélioration de leur petite patrie par le biais d'oeuvres philanthropiques (hospices, écoles, fontaines publiques) et d'entreprises économiques prospères.

Lorsque l'émigration vers l'Amérique du Sud a baissé, l'émigration s'est faite vers l'Europe. La Belgique est devenue le pays de prédilection des émigrés, grâce à la signature d'un traité bilatéral qui facilitait l'entrée de mineurs espagnols. Ce flux migratoire s'est amplifié suite à la répression qui a suivi les grèves qui se sont succédées vers la fin des années 60 dans toute la "vallée minière". Encore une preuve de la relation, si souvent démontrée, entre la répression politique et l'émigration.

### **Le travail féminin, le quartier et l'usine**

En plus du mouvement ouvrier masculin, il est impératif d'analyser les premières références historiques de la cause féminine et féministe. La ville de Gijón se distingue du fait qu'elle constitue l'une des zones où la population féminine travaillant dans le secteur industriel est la plus dense. Cette particularité est due au fait, signalé un peu plus tôt, qu'il s'agit d'une région démographiquement disproportionnée, avec le taux de masculinité le plus bas de toute l'Espagne, en raison notamment de l'émigration, du travail dans les mines, et de la pêche. Ces activités masculines, dangereuses et aléatoires ont obligé les femmes à devenir autonomes et souvent assumer les responsabilités de chefs de famille.

Le noyau du travail féminin se situe, dès le XIXe siècle, dans la partie la plus ancienne de la ville. Il s'agit de l'usine de tabac de Cimadevilla où la grand-mère et la mère de Lola ont travaillé. Le quartier dans lequel elles ont vécu toute leur vie, et qu'elles ont fui pendant la guerre, est semblable à une citadelle située en hauteur et entourée par la mer. Actuellement, l'usine est sur le point de fermer, et le quartier est en plein processus de *gentrification*..

La Régie des tabacs fut créée en 1822, en plein coeur d'un quartier populaire socialement homogène, situé près du port. Au début du siècle, il offrait du travail à pas moins de 1880 femmes sur une population totale atteignant 30.000 personnes. Le fait que les femmes mariées continuaient à travailler doit être signalé. En effet, c'est une situation vraiment exceptionnelle en Espagne, car un siècle plus tard, seulement 20% des femmes mariées continuent à travailler. De plus, dans l'usine, un taux important de femmes, environ 13 %, occupaient le rôle de chef de famille. Les emplois, étaient, d'autre part, tellement recherchés, qu'il fallait payer une taxe pour réserver le poste; de plus, les parents directs des travailleurs étaient favorisés à l'embauche.

Quand la ville de Gijón a été assiégée par l'armée de Franco, Lola, ses soeurs et sa grand-mère ont du fuir dans un bateau à destination de la France, bondé de gens dans la même

situation, qui venaient de Santander et de Bilbao. Le bateau a tout de suite été détenu et conduit en Galice. Les hommes détruisirent leurs papiers, et on n'entendit plus jamais parler d'eux. Quant aux femmes, on les mit sous surveillance et on les emprisonna dans des camps de concentration. Après de dramatiques et très dures conditions d'emprisonnement, et de nombreuses privations, elles ont pu revenir à Gijón pour y refaire leur vie. De ces années, Lola, ne se rappelle que de la misère et des rationnements, de la haine que tous ressentaient envers le régime franquiste et l'hypocrisie dont celui-ci faisait preuve. Elle se rappelle aussi de voyages constants depuis la ville vers les villages limitrophes pour y acheter de la nourriture. C'est après cela qu'elle a émigré. D'abord à Madrid, puis à Paris. Elle se remémore toujours la satisfaction que lui donnait le fait d'être libre et autonome en France, mais aussi la nostalgie de retourner en Espagne pour y finir ses jours, alors qu'elle était déjà presque française.

### **LA VIE DE LOLA**

La guerre, toujours destructrice, a aussi complètement brisé les liens familiaux et affectifs qui unissaient les individus. Elle a détruit des amours et obligé aux mariages arrangés pour retrouver l'honneur perdu. Le fiancé de Lola a été "casé", en se mariant avec la fille d'un militaire, mais il était malheureux, et il a continué à aimer son ancienne fiancée. Pour Lola, le fait d'aller à Madrid signifiait, aussi, le fait de le revoir. Là-bas, il lui a proposé de fuir ensemble vers le Portugal, mais elle a refusé, pour ne pas faire de peine à ses parents et parce qu'il avait déjà des enfants en bas-âge.

Il existe en espagnol une expression qui dit: "De Madrid au ciel"(de Madrid al cielo). Il n'y a rien de plus attrayant pour un provincial que de connaître Madrid. Il faut dire aussi qu'il s'agissait de la première ville ayant pu se remettre de la guerre, car alors, et plus que jamais, le pouvoir y était centralisé. Le travail féminin était rare et surtout à caractère domestique. Les femmes étaient totalement soumises par la religion et par conséquent, éduquées dans le rejet du contrôle de la natalité. En plus de l'influence qu'exerçait sur elles la religion et le discours politique nataliste, qui voulait que la population atteigne les 40 millions d'habitants, les a complètement cloîtrées dans leur rôle de procréatrices. Conclusion: le taux d'activité féminine "officiel", très loin de la réalité, était très bas. Environ 16% en 1950 et 20% en 1960. Des chiffres de nouveau éloignés de la moyenne européenne. Mais ne nous laissons pas tromper par les chiffres, car dans une économie d'après-guerre, pauvre par définition, le rôle de la femme et de l'économie familiale est incalculable, surtout avec l'éducation si sévère que elles avaient reçue. Cela n'a rien d'étonnant, surtout si l'on considère que la dictature a imposé à toutes les femmes le "Service Social", une variante féminine du service militaire obligatoire. C'était en fait un véritable moyen de "colonisation mentale" sur les valeurs qu'impliquaient leur condition de femme: la maternité, la soumission, la résignation et l'obéissance à l'homme sous toutes ses

formes: Dieu, père, frère et mari. L'unique espace dont les femmes disposaient était le foyer, et c'est pourquoi on leur a enseigné la meilleure façon de l'organiser et de le gérer. Coudre, cuisiner, repasser, laver et nettoyer étaient des tâches exclusivement féminines, pour lesquelles elles ne recevaient presque jamais de salaire, ou alors étaient très mal payées.

### **Une couturière à Madrid**

*“Je suis arrivée à Madrid à 20 ans, au milieu des années 40. J'avais envie de m'émanciper, de me sentir libre, sans avoir à rendre comptes à mes parents. Hélas, on ne se rend compte de la valeur de ce que l'on a que lorsqu'on l'a perdu. Je suis d'abord allée chez des parents éloignés. Ils m'avaient assuré qu'il était facile de trouver du travail, et je suis restée chez eux jusqu'à ce que j'aie pu me débrouiller toute seule. A cette époque, nous devions faire ce que nos mères nous disaient, et la mienne pensait que le fiancé que j'avais choisi n'était pas un bon parti. Nous devions obéir au doigt et à l'oeil, et même lorsque nous gagnions notre vie, nous n'avions pas le droit de disposer de nos salaires. Ma mère disait toujours qu'à la maison il n'y avait qu'un seul porte-monnaie, et nous devions lui donner jusqu'au moindre sou gagné.*

J'ai travaillé pendant 10 ans comme couturière à domicile. Il y avait beaucoup de travail chez des gens riches. Dans la première maison où j'ai travaillé, la maitresse de maison avait été demoiselle de compagnie de la Reine, et son mari était Consul au Vénézuëla. Je prenais toujours mon petit déjeuner avec elle à la maison, mais je ne déjeunais pas, car il y avait des gens de haut rang à table. Je confectionnais ses habits et ceux de sa belle-fille, qui était américaine. Grâce à cette dame, je suis allée dans une autre riche maison. Je travaillais à la journée et on me donnait à manger dans la pièce où je cousais car la maitresse de maison ne voulait pas que je mangerais dans la cuisine avec les domestiques. On me payait 12 pesetas par jour, et on me prenait en charge. C'était assez d'argent. Je pouvais me payer une chambre dans le quartier de Salamanca [un quartier riche de Madrid], chez une employée des Galeries Preciados [une grande magasin] qui louait des chambres dans sa maison. Je pouvais m'habiller élégamment et économiser un peu. J'ai même invité ma mère pour qu'elle connaisse cette ville où elle n'était jamais venue et pour qu'elle reste avec moi pendant quelques temps. J'envoyais aussi de l'argent à mes parents, et en été, j'allais toujours à Gijón, chargée de cadeaux.

*Au cours des dernières années, j'ai déménagé, et je suis allée vivre dans une famille avec laquelle j'ai toujours eu une très bonne relation. Ils ont été très gentils avec moi. Il y avait six filles et un garçon. L'aînée était presque de mon âge. Ils me fournissaient le gîte en échange d'une journée par semaine de travail, en tant que couturière, et une aide aux travaux ménagers. Je faisais de tout: depuis les dessous, jusqu'aux robes de soirée.*

## **L'enfance à Cimadevilla**

*“Nous étions cinq soeurs. Une d'entre elles est morte très jeune. Mon père était soudeur dans un atelier d'alliage métallique, et ma mère a travaillé en tant que couturière, puis dans une usine de tabac, comme au paravant ma grand-mère. Pas vraiment par goût, mais plutôt parce que c'était un travail plus stable, surtout après la guerre. En plus elle avait le droit car elle était la fille d'une ouvrière de l'usine. Nous vivions à Cimadevilla, le quartier pêcheurs où se trouvait l'usine de tabac. C'est là que la guerre nous a surpris.*

*Mes soeurs et moi travaillions dans la couture depuis l'âge de 16 ans. Deux d'entre nous étaient modelistes, et l'autre pantalonnière car elle travaillait pour un tailleur. La plus jeune n'a jamais travaillé en tant que couturière. Elle était employée chez un photographe, puis a fait un bon mariage.*

*Notre grand-mère maternelle vivait avec nous. Lorsque nous étions jeunes, nous mangions avec elle à midi, à tour de rôle, lorsqu'elle sortait de l'usine. Pendant la guerre, nous nous sommes réfugiés chez elle parce qu'elle vivait dans un quartier plus sûr. Elle était très autonome. Elle vivait seule. Nous l'aimions beaucoup parce qu'elle nous gâtait. Nous n'avons jamais connu notre grand-père parce qu'il était parti travailler à Cuba sans son accord. Elle ne lui a jamais pardonné, et n'a jamais accepté quoi que ce soit de lui. Ma mère non plus ne l'a pratiquement pas connu.*

*Quand mes parents sont tombés malades, et que ma grand-mère est devenue très âgée, je suis revenue de Madrid à Gijón pour m'occuper d'eux. Après, quand ils moururent -d'abord mes parents, puis ma grand-mère, quelques années plus tard-, j'ai changé de quartier à Gijón. Dans le nouveau quartier, j'ai perdu beaucoup de mes anciens clients. Pour pouvoir assumer les frais de la nouvelle maison, j'ai dû héberger un jeune ouvrier à qui j'offrais le gîte et le couvert. C'est après que j'ai décidé d'aller avec ma soeur à Paris”.*

## **Paris**

On calcule qu'entre 1962 et 1980, l'émigration espagnole officielle en Europe (avec un contrat de travail) dépassait un million cent mille personnes: 16% étaient des femmes, soit environ 180.000 (Alcobendas, 1983: 125).

La France était à l'époque la destination préférée des femmes qui y émigraient seules pour travailler. De plus, l'immigration par regroupement familial a permis de former une communauté relativement équilibrée, surtout par comparaison à ce qui se passait en Allemagne et en Suisse, où la grande majorité était masculine.

Parmi tous les flux migratoires, celui de la France se caractérise par une présence féminine très importante. Plus de la moitié des personnes travaillaient en tant que domestiques et s'installaient surtout à Paris et en banlieue.

*C'est Carmen [La soeur de Lola] qui est allée en premier à Paris. Elle l'a fait pour s'éloigner le plus possible de son mari. Elle est d'abord allée à Agadir pour travailler comme nourrice chez une amie, mais elle a beaucoup souffert là-bas, et elle n'a pas tenu le coup longtemps. Elle est revenue quand il y a eu le tremblement de terre de 1960 et tout de suite, elle a trouvé des contacts pour aller à Paris. Moi j'ai laissé ma maison, mon travail, et tout ce que j'avais pour l'accompagner. Je n'avais pas envie d'aller à Paris. J'avais déjà 40 ans, et je ne me sentais plus capable de me lancer comme ça à l'aventure, comme je l'avais fait à Madrid. A cette époque je n'avais plus personne à charge, et j'étais libre. Je n'avais aucun besoin d'échapper à ma famille. De toute façon, il faut dire que je me suis sentie obligée de le faire: ma soeur me faisait de la peine, et je ne voulais pas la laisser partir toute seule. De plus, comme elle n'arrêtait pas de m'appeler pour me convaincre, et mon autre soeur, celle qui vivait ici, me poussait à partir. J'ai pensé que je devais l'aider parce que moi j'avais déjà eu l'expérience de Madrid et de toute façon, j'étais beaucoup plus sûre de moi qu'elle.*

*Ma soeur a vécu pendant plusieurs années chez une journaliste divorcée. Elle s'occupait des enfants et faisait le ménage. Elle vivait dans une chambre de bonne, dans le quartier de "L'Etoile". Quand je suis arrivée, j'ai vécu avec elle au début, mais après j'ai cherché une chambre pour moi toute seule.*

*J'ai d'abord travaillé à l'heure, dans le même quartier. Dès mon premier jour de paye, je me suis rendu compte que pour deux ou trois heures de ménage, je gagnais la même chose que pour toute une semaine de travail en tant que couturière, j'ai dit à ma soeur: "Maintenant c'est sûr, je ne retourne pas en Espagne". Je vivais très à l'aise, avec seulement trois heures de ménage par jour. Avec ce que je gagnais en une heure, je payais la chambre, avec la deuxième, je payais la nourriture et je mettais toujours de côté le gain de la troisième heure. Moi je n'ai jamais aimé me tuer à la tâche, mais celles qui travaillaient 6 heures par jour, ou même plus, en faisant des ménages dans des bureaux, puis chez des particuliers, payées à l'heure, sont arrivées à se faire de vraies fortunes. J'ai connu beaucoup de femmes qui ont pu s'acheter deux, et mêmes trois appartements en Espagne. Moi je ne croyais pas pouvoir m'acheter un jour une maison, ou m'épuiser à la tâche pour le faire, mais ça a été très facile, parce que nous étions deux, ma soeur et moi. Nous avons pu acheter une maison au bout de quelques années.*

*J'ai aussi essayé de travailler dans une usine où l'on fabriquait des cartes à jouer, dans la banlieue de Paris, mais je devais partir très tôt de chez moi, et je n'aimais pas ça. De plus, je ne voulais pas me sentir obligée de respecter un emploi du temps fixe, et c'est pour ça que j'ai recommencé à faire des ménages chez des particuliers et à garder des enfants à l'heure.*

*Je suis partie vivre ensuite en banlieue, à Vençon-Les-Bruyères. A l'époque, c'était un village très prospère, mais quand j'y suis retournée plus tard, depuis L'Espagne, les choses s'y étaient beaucoup détériorées. J'ai travaillé dans ce petit village, en gardant un couple de personnes âgées. Nous étions plusieurs femmes s'occuper d'eux. J'ai aussi travaillé chez un*

*vieux monsieur qui vivait seul. J'étais hébergée chez lui, dans une chambre de bonne. Je devais tout faire: les repas, la lessive et le ménage. Mais c'était très facile car il ne salissait rien, et il était très correct avec moi. Quand il est tombé malade, sa fille m'a dit que je devais chercher une autre maison, mais qu'elle me laissait tout le temps dont j'avais besoin, parce qu'ils avaient été très contents avec moi. Tout de suite, je n'ai eu que l'embarras du choix. Plusieurs familles dans le même immeuble m'ont offert du travail, parce que les gens me connaissaient déjà, et que j'avais de bonnes références. C'est là où j'ai trouvé le meilleur travail de ma vie: concierge dans un immeuble. Je devais juste faire le ménage une fois par semaine, et je n'avais à payer ni la loge, ni les frais d'électricité et de chauffage. Par la suite, il y a eu des réformes sociales pour les travailleurs, avec Mitterand, et j'ai même eu droit à un salaire."*

### **Le retour à Gijón**

*"Je suis retournée en Espagne après ma soeur Carmen. Elle était malade et avait besoin de moi. Si j'avais eu le choix, je ne serais pas rentrée, car j'étais très bien en France. J'avais une petite maison dans un quartier que j'aimais beaucoup, j'étais devenue l'amie d'un couple d'Espagnols qui travaillaient comme concierges, et j'allais très souvent chez eux. J'étais respectée de tous et je quand je parlais français je me faisais très bien comprendre. Je n'avais même plus besoin de beaucoup travailler. L'Espagne me semblait bien lointaine, les gens de là-bas brillants et trop habitués à sortir. Moi je m'étais habituée à rentrer tôt chez moi, et à regarder la télé, à ne sortir plus que les fins de semaine. Au bout 25 ans, j'avais presque les mêmes goûts que les français. Dès mon arrivée en France j'ai aimé la façon dont on me traitait. Les français étaient toujours bien élevés: ils me disaient "s'il vous plaît", et merci". J'avais honte d'être espagnole. J'avais l'impression que dans mon pays il n'y avait que des gens sauvages, sans éducation. Depuis quand en Espagne, est-ce qu'on remercie une employée de maison pour son travail!"*

### **Conclusions**

Le plus souvent, les recherches sur l'émigration, comme sur tant d'autres questions de la réalité économique et sociale, négligent ou n'accordent pas suffisamment d'importance aux aspects privés et émotionnels. Beaucoup considèrent que de telles données sont secondaires et que le fait de les présenter rendrait la recherche fantaisiste, lui otant tout crédit ou valeur scientifique. Néanmoins, nous avons présenté le récit de la vie de cette femme dans le but de situer le sens que prennent les décisions personnelles par rapport aux faits sociaux. Ce sont des considérations dont on ne tient pas compte normalement, mais que nous avons jugées nécessaires d'inclure dans l'étude de l'émigration. Il est évident que selon qu'il s'agisse de



femmes ou d'hommes, les motivations changent. La promotion sociale a toujours un rôle déterminant dans ce choix. Une femme célibataire cherche, en plus de l'amélioration de son niveau de vie, à trouver des satisfactions immédiates; notamment celles que procurent le respect, la liberté de culte, l'autonomie, une chambre individuelle et vivre sans le contrôle local et familial.

Une femme émigre pour fuir de son mari, lorsque son mariage a échoué. Une autre femme, ayant aussi souffert en amour, mais se sentant incapable de rompre avec les obligations et traditions religieuses et familiales, ose émigrer pour accompagner sa soeur, même si elle n'était pas vraiment convaincue du besoin de le faire. Une fois à l'étranger, elle découvre la liberté, et même qu'elle peut gagner beaucoup plus d'argent. C'est alors qu'elle se rend compte que dans les familles où elle travaille à l'heure, on la respecte, même s'il est vrai qu'on marque les distances: *On m'appelait madame, et moi je leur disais de m'appeler juste Lola*. Elle découvre qu'elle peut aller seule au cinéma, et dire, sans même attirer l'attention que la religion ne lui disait rien, alors qu'en Espagne, l'Etat se déclarait chrétien. Elle peut faire des économies, sans se tuer à la tâche, pour s'acheter une maison et obtenir une retraite. Aucune femme de son âge et de sa condition n'a pu en faire autant. Voilà pourquoi elle se sent si reconnaissante envers la France.

A présent, elle vit seule, et veille jalousement à conserver son autonomie, si durement acquise, sans aides, sans recommandations, ni mariage de convenance. Elle a tellement bien appris à ne pas gaspiller, ayant vécu les privations de la guerre et de l'émigration, qu'elle est toujours très économe. Elle n'achète que ce dont elle a absolument besoin, et considère que seules les choses bon marché sont bonnes.

Pendant les années 60, les femmes en France étaient déjà très émancipées, tandis que les espagnoles n'avaient pratiquement aucun droit, et étaient réduites par l'Etat à la dépendance liée à leur rôle de mère, de fille ou d'épouse. La défaite de la République a aussi eu raison des droits que celle-ci accorda aux femmes, pour une plus grande égalité avec les hommes, et les espagnoles ont dû retourner dans leur foyer, se limiter aux tâches ménagères, et agir en fonction des principes discriminatoires de la religion.

Les femmes en Espagne n'existaient, pratiquement, que dans la mesure où elles s'occupaient des tâches ménagères et des enfants. C'est pour cette raison qu'être célibataire signifiait une vie gâchée. A l'époque –et encore un peu aujourd'hui- le nombre de femmes célibataires qui travaillaient était nettement supérieur à celui des femmes mariées.

L'émancipation précoce des Françaises a été aidée par la présence d'émigrées espagnoles, beaucoup moins instruites, mais néanmoins très travailleuses et compétentes dans les tâches ménagères. Au départ du moins, cette émancipation n'est pas due à la simplification et au partage symétrique des tâches ménagères, mais plutôt à l'intervention de ces femmes espagnoles qui non seulement organisaient les foyers, mais pouvaient aussi s'occuper des

enfants et des personnes âgées. Elles vivaient très près des maisons où elles travaillaient, le plus souvent dans des chambres de bonne, et étaient disponibles 24 heures sur 24. La reconnaissance était mutuelle, car en Espagne, une femme ne pensait à être femme de ménage qu'en dernier recours. C'était l'échelon le plus bas, presque aussi méprisé que celui de prostituée, mais sans ses poursuites pénales. Voilà pourquoi les espagnoles qui ont émigré ont eu le courage d'aller travailler en France. Elles y exerçaient des tâches qu'elles n'auraient jamais osé faire en Espagne. Elles étaient étrangères et ne se sentaient donc pas concernées par la honte que pouvait générer le travail de femme de ménage. Le travail qu'elles avaient à faire était relativement facile, car il y avait de toute façon plus de commodités, des appareils électroménagers et des biens de consommation.

### **Pourquoi émigre-t-on, et qui émigre?**

Les réponses sont nombreuses: les plus pauvres partent, ceux qui n'ont rien et n'ont rien à perdre. Ils savent qu'en partant ils ne laisseront derrière eux aucune richesse. Comme disait Lola: *“quand on est jeune, on a besoin de se libérer, de devenir autonome. En plus on ne possède rien d'autre qu'une simple valise. Je suis allée en ballade à Madrid, j'ai trouvé du travail, et j'y suis restée.”*

Les plus téméraires partent aussi; ce sont ceux qui acceptent de prendre des risques et osent abandonner le soutien local et familial dont ils disposaient, parce qu'ils se sentent réprimés ou simplement par désir de posséder ce qu'ils n'ont pas.

Toutefois, il est évident que toute personne pauvre n'est pas prête à chercher une terre promise dont elle a entendu parler, mais dont elle ignore tout.

De même, ceux qui se sentent exclus du système politique font le choix de l'émigration, ce sont ceux qui perdent la guerre politique ou idéologique.

Enfin, certaines minorités plus aisées économiquement partent aussi. Ce sont ceux qui ont pu devenir citoyens du monde, grâce à une formation “privilégiée” en quelque sorte: comme le sont les scientifiques, les musiciens, les artistes, les professeurs, etc.

Mais qu'en est-il des femmes?

Peu de femmes espagnoles ont décidé d'émigrer de leur chef, dans les années 60. Sans le savoir, c'était les premières féministes. Elles ont travaillé, et maintenant elles sont propriétaires d'une maison et sont autonomes. Elles ont osé être femmes sans être mères. Elles ont ouvert la voie aux générations futures qui, grâce à celles-ci, ont pu faire peu à peu l'égalité entre les hommes et les femmes.

## **Bibliographie**

Alcobendas Tirado, M. P. (1983): *Datos sobre el trabajo de la mujer en España*. Madrid: C.I.S.

Castillo Castillo, J. (1981): *La emigración española en la encrucijada*. Madrid: C.I.S.

Gregorio Gil, C. (1998): *Migración femenina*. Madrid: Narcea

Ministerio de Trabajo y S. S. (1986): *Panorama de la emigración española en Europa*. Madrid.

Radcliff, P.. (1993): “Elite women workers and collective action: the cigarette makers of Gijón, 1890-1930”. *Journal of Social History*, vol. 27, nº 1, pp. 85-108.

Rguez Muñoz, J. y Glez. Muñiz, M. A. (1991): *Diccionario de Historia de Asturias*. Gijón: Silverio Cañada.

Rubio, J. (1974): *La emigración española a Francia*. Barcelona: Ariel .